

## Ecueils et amers

Guisset J.

La Méditerranée aujourd'hui (I)

Paris : CIHEAM  
Options Méditerranéennes; n. 30

1975  
pages 41-65

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010630>

To cite this article / Pour citer cet article

Guisset J. **Ecueils et amers**. *La Méditerranée aujourd'hui (I)*. Paris : CIHEAM, 1975. p. 41-65 (Options Méditerranéennes; n. 30)



<http://www.ciheam.org/>  
<http://om.ciheam.org/>

## *écueils et amers*

Jean GUISSET

C'était avant qu'il n'ait cette idée assez folle de déclarer, lors d'un concours de flûte dont il était juge avec les Muses, Marsyas vainqueur d'Apollon; avant donc qu'un bonnet ne dissimule à ses sujets impertinents les oreilles d'âne dont le dieu irrité lui avait fait don, et que les roseaux ne murmurent cependant la chose dans toute la Phrygie. Midas venait de donner l'ordre de délivrer au plus vite Silène de ses chaînes, et s'empressait de rendre ce précepteur assez particulier à son divin élève : « Fais, ô Dionysos, que tout ce que je touche soit changé en or ». Exaucé, Midas ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne peut ni boire ni manger, et plutôt que de mourir de soif et d'inanition, il supplie le dieu de reprendre sa grâce, ce qu'il obtient, comme l'on sait, au prix d'un bain dans le Pactole.

Les géants Fafner et Fasolt ont fini de construire le Walhalla, et réclament énergiquement à Wotan, en récompense de leur peine, la déesse de la jeunesse, Freia, ainsi qu'il avait été convenu. Le dieu s'y refusant, l'avare Fafner décide son frère à accepter à la place une grande quantité de cet or dont le pouvoir est absolu. Freia devra être entièrement cachée par un mur de ce métal construit avec le trésor des Niebelungen arraché à Alberich. Les deux géants en viennent rapidement aux mains pour la possession de l'anneau façonné dans l'or du Rhin qui donne la domination du monde, et Fafner tue Fasolt.

Deux mythes, qui dans leur symbolisme révèlent deux conceptions différentes : l'une méditerranéenne, prônant la mesure et dénonçant l'inhumanité de celui qui ne sait pas être un sage; l'autre germanique, exaltant la puissance et la force de l'argent, même si une catastrophe universelle doit s'ensuivre. La personne et la matière; la qualité et la quantité.

L'or n'est pas par hasard au centre des deux mythes, et dans le comportement des héros se reflète l'essence de civilisations diverses : la première orientée vers la sagesse quotidienne, presque terre à terre, fondée sur la complicité des hommes et des dieux, rejetant le matérialisme et prenant l'accomplissement moral comme fin; l'opinion publique est là pour rappeler à l'homme, même roi, qu'il est sot et ridicule de vouloir agir comme un dieu. La seconde civilisation s'affirme au contraire matérialiste : Fafner et Fasolt réclament leur dû, et la mauvaise foi de Wotan, dieu pourtant, est patente. Mais un tas d'or vaut mieux qu'une déesse, même de la jeunesse. La richesse obtenue, il faudra devenir meurtrier de son frère pour être seul à détenir le pouvoir, même si l'on sait que l'or est maudit. Fafner est logique : il a tout placé dans la puissance matérielle; il vit dans le présent, demande la rémunération de son travail, car le temps et l'effort valent de l'argent et la gloire ne compte pas pour lui. Il veut tout, tout de suite; un géant vaut bien un dieu, et sait même se montrer supérieur à lui.

Mais s'il reconnaît la justesse de cette analyse, l'esprit balance. Qu'a-t-on dit de plus en affirmant qu'il s'agit de deux civilisations? Rien, une évidence. Il doit bien exister des mythes en sens inverse, car la sagesse des Nations dit à la fois le blanc et le noir, plus encore si l'on invoque d'autres cultures, islamique, chinoise ou indienne. Les mythes ne sont pas absolus mais relatifs à une société donnée. Les juger dans l'abstrait, c'est en fausser la portée : l'histoire de Midas n'est qu'un moyen pour expliquer la découverte de sables aurifères dans un fleuve de Grèce, et l'on connaît le rôle fondamental de l'or comme instrument de rémunération mais aussi de rachat des fautes dans les sociétés germaniques.

Est-ce à dire que l'homme civilisé n'est pas le même sous tous les cieux? Quelles que soient l'époque et la civilisation, n'a-t-on pas toujours exalté les vertus et dénoncé les vices? Peut-on à un moment où le monde est étroit, les moyens de communication puissants, les structures internationales existantes, sinon efficaces, une culture commune en train de naître, continuer de prétendre que tout est relatif?

Deux optiques, donc, et pour qui réfléchit aux notions de civilisation et de culture propres à la Méditerranée, des difficultés nombreuses dès qu'il s'immerge dans ces eaux. Elles se déploient autour de deux pôles :

— qu'est-ce qu'une civilisation?

— si une réponse est possible à cette première question, doit-on parler de civilisation ou de civilisations méditerranéennes?

## I

### *les données immédiates*

Les premières choses que l'on perçoit lorsque l'on retourne vers la mer patricienne après une absence qui a le goût de l'exil, peu avant d'arriver en n'importe quel point de la côte, c'est un ciel brillant et bleu, qui diffuse une lumière forte, opposant nettement dans ce monde dualiste l'ombre et le soleil, sans zone de transition aucune. Les objets ont des contours nettement définis; l'air est chargé des odeurs du maquis et de la garrigue, qui frappent d'autant plus qu'il a fallu pour parvenir là franchir des passes difficiles et parfois désolées : le Taurus, les monts du Liban, le défilé de Donzère. Aucun point commun entre l'arrière-pays, qui commence aujourd'hui comme pour les anciens grecs à trois jours de marche de la côte, et le littoral. Le paysage, la lumière, la végétation, la forme des toits, la cuisine, les pratiques du commerce et le commerce des gens, tout change en peu de distance, moins peut-être en Grèce et en Italie qu'ailleurs, la mer pénétrant profondément dans les terres, et avec elle ses coutumes. Le paysage est alors partout le même autour de la mer : des calanques alternent avec de longues plages sablonneuses; les rochers teintés de couleurs vives qui vont du gris au rouge sombre sont couronnés de pins maritimes, d'oliviers ou de cyprès, et les collines qui leur succèdent, égayées çà et là par des boqueteaux de figuiers et d'autres arbres fruitiers voient leurs pentes douces couvertes de vignes et de maigres céréales; non loin d'elles, sur des terrains caillouteux se découpent les silhouettes hardies de quelques chèvres ou de moutons patients. L'homme de la mer, resté parfois contre son gré paysan, se contente de tirer de cette terre maigre ce qu'il lui faut pour mener une existence frugale : tomates, poivrons, piments, aulx et oignons, s'ajoutent aux fruits et au fromage, à l'orge et au blé dur, parfois au riz, pour devenir du printemps à l'automne le menu quotidien qui sous des noms différents recouvre une même préparation arrosée abondamment

d'huile d'olive, tantôt crue, — et ce sont les innombrables salades méditerranéennes —, tantôt cuite — et ce sont les variantes de ce que les provençaux appellent la ratatouille. Peu de viande; peu de poisson. Du vin, modérément, là où il n'est pas interdit par la religion; et partout le thé et le café que l'on offre volontiers en engageant une conversation animée, accompagnée de gestes tantôt souples et ondoyants, tantôt secs et tranchants. Il s'y mêle une curiosité de bon aloi pour l'étranger qui passe, car il est toujours sacré, et peut-être une des formes du destin; le méditerranéen, grand voyageur réel ou imaginaire, descendant des Pythéas et des Sinbad, est curieux de l'ailleurs, même s'il retourne toujours chez lui, enrichi ou ruiné.

Le climat est partout le même : hiver doux, été chaud, pluies rares et violentes. Les vents sont réguliers et ont permis depuis le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. la création de voies maritimes admirablement adaptées au commerce inter-méditerranéen, autorisant pendant des siècles l'épanouissement d'une civilisation de comptoirs, souvent d'une richesse immense comme Tyr, tous objets de convoitises et d'admiration, ornés par des tyrans jaloux de leur gloire, d'œuvres d'arts destinées à perpétuer leur nom. C'est que l'homme du littoral qui est depuis des millénaires occupé, dominé, spolié, mais toujours lui-même et toujours vainqueur en définitive, recommençant sans fin sa tâche, allant et venant suivant les époques entre un scepticisme teinté de cynisme et un stoïcisme plus résigné ou orgueilleux que philosophique, sait que le temps n'a pas prise sur lui. Il ne cherche pas à le gagner. Il ne veut pas encore savoir qu'il vaut de l'argent. Son mode de vie fait une place au travail, obligation inéluctable, mais tolérable seulement s'il ne détruit pas d'autres valeurs plus importantes : le bonheur familial, l'amitié, la joie de vivre au soleil près de la mer, la beauté, et dans le domaine spirituel l'amour de la nature et de l'autre.

On pourrait donc bien parler d'unité méditerranéenne, résultat en quelque sorte du milieu physique, qui favoriserait l'éclosion d'une civilisation dont les caractéristiques essentielles se retrouveraient au travers des siècles dans les œuvres qui en seraient issues malgré les nombreuses variations des apparences. Mais cette unité est peut-être davantage une vue de l'esprit qu'une réalité vivante, car celui qui étudie le monde méditerranéen ne peut ignorer deux jugements partout exposés, qui n'ont guère à être justifiés tellement ils s'appuient sur l'évidence :

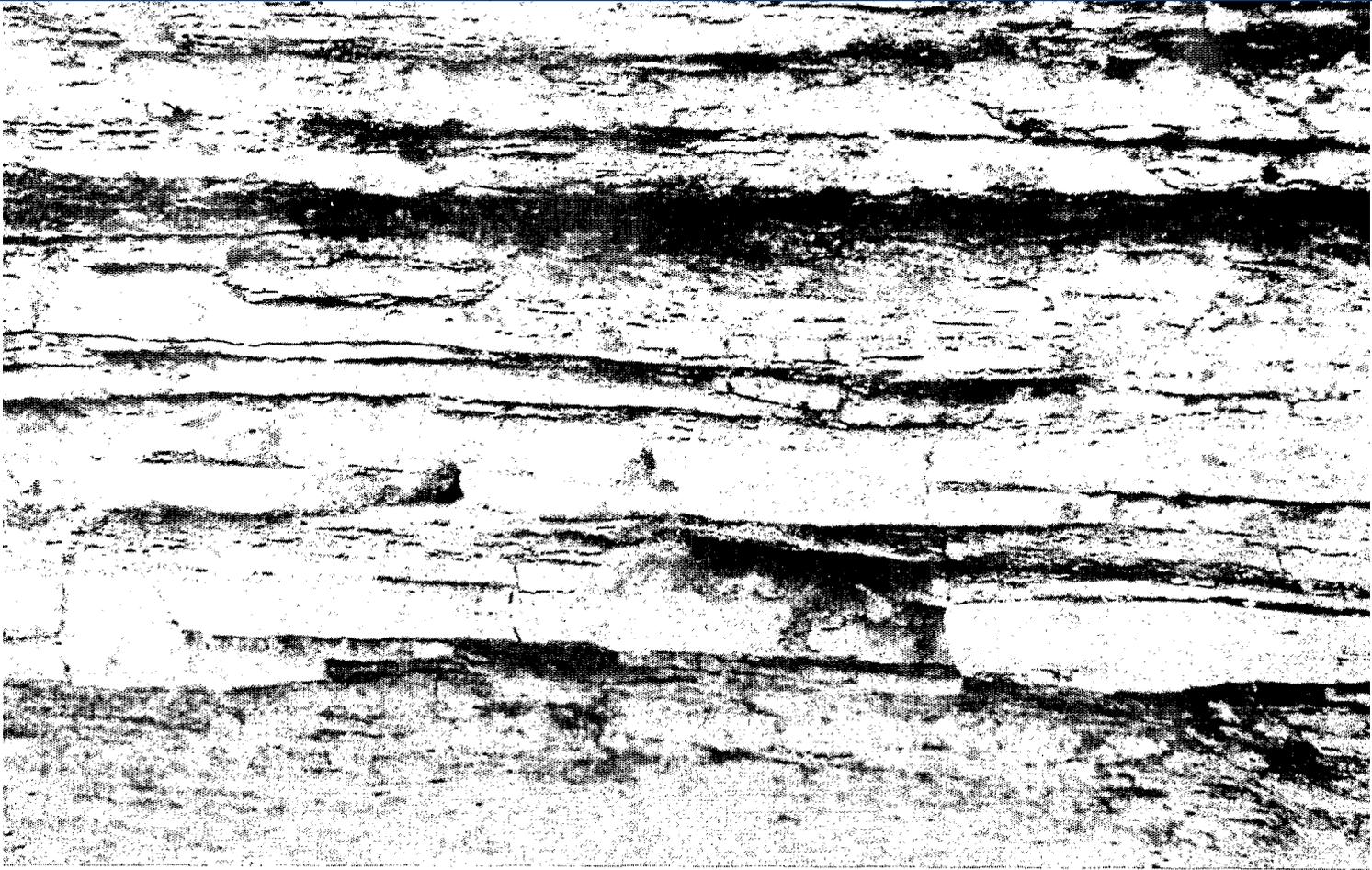
1<sup>o</sup> La Méditerranée n'est ni un ensemble géographique ni un ensemble politique. On ne peut parler que par habitude de simplification héritée des Anciens de *la Méditerranée* comme d'un tout; rien en fait n'est aussi divers. La rive Nord est marquée par l'avancée de la péninsule italienne que modèlent les deux échancrures de la côte adriatique et de la côte ligure. La Grèce, éparpillée en îles, voit son continent pénétré de toutes parts par la mer, tandis que le sillon rhodanien, desservi aujourd'hui encore par un fleuve peu navigable, essaie de faire remonter vers l'intérieur des terres les influences maritimes. La rive sud est tout autre : mis à part les golfes de Tunis, de Gabès et de Sidra, toute la côte est plate et sans grand intérêt, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Et encore le rivage des Syrtes n'est-il que l'aboutissement de pistes caravanières. A l'extrême-orient du bassin enfin, la Mer Noire, toujours dominée par des slaves ou des turcs, depuis la fin de Byzance, relève de peuples assurément non méditerranéens. Le mot Méditerranée recouvre des réalités variables et masque des divergences pourtant bien réelles : un mot inventé par des navigateurs qui savaient que l'on trouvait de nouvelles terres de l'autre côté de la mer.

Quant à l'unité politique du bassin, elle n'a jamais été atteinte depuis la *pax romana*. La Méditerranée dès qu'elle a cessé d'être le seul monde

connu, est devenue un objet de l'histoire, un champ d'actions ou d'intérêts, jamais une finalité pour aucun de ses riverains. Sur la quinzaine d'États méditerranéens, un tiers seulement ont leur capitale au bord de la mer. Les autres ont préféré placer leur centre de décision politique à l'intérieur des terres. Rares sont les ministères des affaires étrangères appartenant aux pays de la région qui étudient en un même lieu l'ensemble des affaires méditerranéennes : la plupart du temps les problèmes qu'elles posent relèvent de directions et de bureaux différents. La Méditerranée ne doit donc pas être conçue comme un ensemble cohérent mais bien comme une succession de compartiments, relativement étanches, qui ont quelquefois des relations au travers de ces échanges d'hommes que sont le tourisme et les migrations.

2<sup>o</sup> Le monde méditerranéen a pu jouer un rôle dans le passé. Aujourd'hui il ne saurait faire l'histoire. La découverte de l'Amérique et la fermeture de la partie orientale de la mer après la prise de Constantinople par les Turcs ont marqué le début de son déclin, accentué encore depuis le développement de l'économie industrielle. Est-il besoin d'apporter des preuves ? Le commerce intra-méditerranéen a été jusqu'à aujourd'hui en baisse continue et ne représente qu'une faible partie du commerce mondial. Les capitales qui jouent un rôle politique déterminant sont toutes situées en dehors du bassin. Mieux encore : la solution de tout problème politique qui se pose en Méditerranée se trouve plus facilement à Washington ou à Moscou que dans les capitales des pays directement intéressés. Avant l'invention de la machine à vapeur, la Méditerranée était à l'échelle de l'homme. Depuis le commencement de la croissance industrielle, son retard n'a fait que s'accroître par rapport aux pays de l'Europe du Nord et le raccourcissement des distances ne fait qu'accuser l'infériorité des niveaux de vie des pays qui la bordent. Nombreux sont les États méditerranéens dont le revenu national est faible; le niveau de vie de la population est donc bas, d'autant plus que les statistiques ne permettent pas de mesurer la concentration relative des richesses nationales entre les mains d'un nombre restreint de personnes. Ajoutons à cela une croissance démographique rapide, et l'on peut affirmer que l'enfant méditerranéen naît deshérité. D'où l'émigration, seul moyen pour trouver ailleurs ce que l'on ne peut obtenir chez soi. Mais cette même émigration permet donc aux hommes de faire des comparaisons et de contribuer à la diffusion des idées; la Méditerranée devient ainsi une région particulièrement sensible aux tensions internationales. C'est par ce biais qu'elle fait encore partie du monde vivant, car sans cela elle ne serait qu'un ancien et admirable creuset où se sont fondues les pensées antiques pour donner naissance à la civilisation moderne.

Ces données immédiates ont été à l'origine d'un courant de pensée illustré par le voyage littéraire tel qu'il est conçu depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et les essais sur la psychologie des peuples ou la morphologie de la culture, de Keyserling et de Spengler. Ainsi sont nés des stéréotypes de l'italien, de l'espagnol, du français, auxquels étaient accolés des attributs chargés de dessiner pour un public sédentaire ou rarement pérégrin l'image idéale qui venait se superposer aux expériences qu'il faisait et l'aidait à les décrypter. Le résultat a été une somme de malentendus, dont la profondeur ne faisait que grandir lorsqu'il s'agissait de la rive sud de la Méditerranée, où siègent les pays objets de ces « voyages en orient », plus faits pour projeter l'affectivité d'un auteur que pour donner une image exacte de ce qu'il voyait ou croyait voir. Les notations pleines de finesses qu'ils ne manquaient pas de faire, les qualités de style qu'ils déployaient, leurs argumentations, tantôt fondées tantôt imaginées, l'absence de contrôle de leurs sources d'information les amenaient à rechercher les conclusions originales



ou surprenantes et non des faits plutôt ternes. Encore agréables à lire, ces textes ne pourraient guère nous aider dans notre quête. Voyons les plutôt comme des tentatives faites pour donner une réponse apaisant les craintes que font naître les différences des autres peuples.

### *qualitatifs..*

Restent donc les travaux scientifiques. Un bien grand mot peut-être pour désigner d'abord une série d'ouvrages qui procèdent par affirmations plus que par démonstration, pour répondre à la question « qu'est-ce que la civilisation? », même s'ils contiennent une part de vérité.

- L'idée de la civilisation est un rêve de l'humanité, et n'a aucune existence en soi, la supériorité et le progrès étant des images qui traduisent les rêves constants des hommes — qui confondent du reste progrès, civilisation et bonheur. La preuve en sont les innombrables légendes, les poèmes et les contes qui donnent un caractère idyllique à des époques qui sont obligatoirement lointaines dans le passé ou l'avenir : jadis ou à la fin des temps. Ainsi Hésiode lorsqu'il peint l'âge d'or, Valmiki le royaume de Rahma, Firdousi le règne de Diemschid ou Augustin la cité de Dieu. Ce sont là des utopies qui n'ont qu'une valeur moralisatrice ou critique pour le temps présent. En fait rien n'est nouveau sous le soleil et ce qui a été sera; ce qui est a déjà été, *dixit Ecclesiastes*.

- La civilisation est tellement liée à la langue qu'on ne peut la concevoir indépendamment d'elle. Elle en est le véritable fondement, car on ne peut concevoir ou imaginer sans ces moules de l'esprit qui nous sont dictés par la langue. On a pu parler de civilisation grecque le jour où une *koinè* a pu s'imposer au monde hellénique. La civilisation latine a de même dominé tant que le latin n'a pas éclaté entre les différentes langues néo-latines. Toutes les langues n'ont effectivement pas la même vocation et il

convient de distinguer celles qui peuvent être dites « langues de civilisation » moyens d'éducation et de propagation internationale, et les langues peu répandues, en général moins affinées. Une civilisation donnée correspondra donc à l'aire de diffusion d'une langue, qui est souvent beaucoup plus vaste que celle du pays qui a donné origine à l'idiome : celle de l'Empire byzantin dépassait et de loin les frontières de la Grèce, et l'arabe la zone géographique des pays qui peuvent à l'origine revendiquer cette épithète.

- La notion de civilisation ne peut être comprise qu'en termes de philosophie de l'histoire, indépendamment des réalisations concrètes d'une civilisation donnée, engluée dans le temps. Pour les philosophes qui ont une conception linéaire et optimiste de l'histoire, la civilisation est l'état de supériorité et d'amélioration continue de l'humanité, puisqu'il y a progrès dans tous les domaines. Les pessimistes estiment que le progrès linéaire n'existe pas, car l'histoire n'est qu'une succession de cycles, qui sont, comme la vie humaine, caractérisés par une ascension suivie d'une déchéance. On peut seulement se demander si chaque cycle de civilisation est indépendant de celui qui l'a précédé ou bien si après la chute du précédent, chaque nouveau cycle amène la vie sociale toujours plus haut. Dans ce cas, faire la généalogie des civilisations reviendrait à conter les progrès de l'humanité.

- Pour les prophètes modernes, l'histoire, et en particulier celle de la Méditerranée, ne pourrait être comprise qu'à la lumière des Écritures. Cette mer est entourée de nations et de peuples qui présentent la plus grande vitalité historique, culturelle et religieuse de toute la terre. Dieu y a parlé plusieurs fois, et Abraham est à l'origine des trois monothéismes. Jérusalem, Rome, La Mecque, Alexandrie sont des « villes-phares » qui participent au dessein de Dieu et délimitent l'espace d'Abraham. Par delà les données des civilisations charnelles, il faut trouver les étapes de la réalisation du dessein de Dieu dans l'histoire, et déterminer comment est possible la paix quatre fois promise, par Isaïe, les Anges de Bethléem, le Christ le jour de sa Résurrection et l'Islam.

- Les hommes politiques entendent enfin la civilisation comme l'idéal que représente la société dans laquelle ils vivent et qu'il s'agit soit de défendre soit d'imposer aux autres. Cette conception héritée du romantisme allemand entraîne une comparaison entre la culture nationale et les cultures étrangères qui amène à conclure à l'éminente supériorité de la première. Mais l'homme politique qui parle de civilisation et de culture les conçoit à la fois comme idéales et réelles, des mythes. *La Civilisation* est tantôt présentée sous les traits de la nation parfaite (l'état fermé de Fichte ou l'état isolé américain) tantôt comme la civilisation abstraite de l'ensemble de l'humanité, tantôt comme un mélange de ces deux thèses, une nation ou une classe sociale se voyant alors investie du rôle messianique de répandre cette culture supérieure, au besoin par la force, chez les autres nations inciviles. Toutes thèses d'hommes qui veulent convaincre de la légitimité de leur intuition originelle et emporter l'adhésion plus par la passion que par la démonstration logique, destinées donc à être abandonnées par les « vrais scientifiques », chantres positivistes de la quantité.

### *...et quantitatifs*

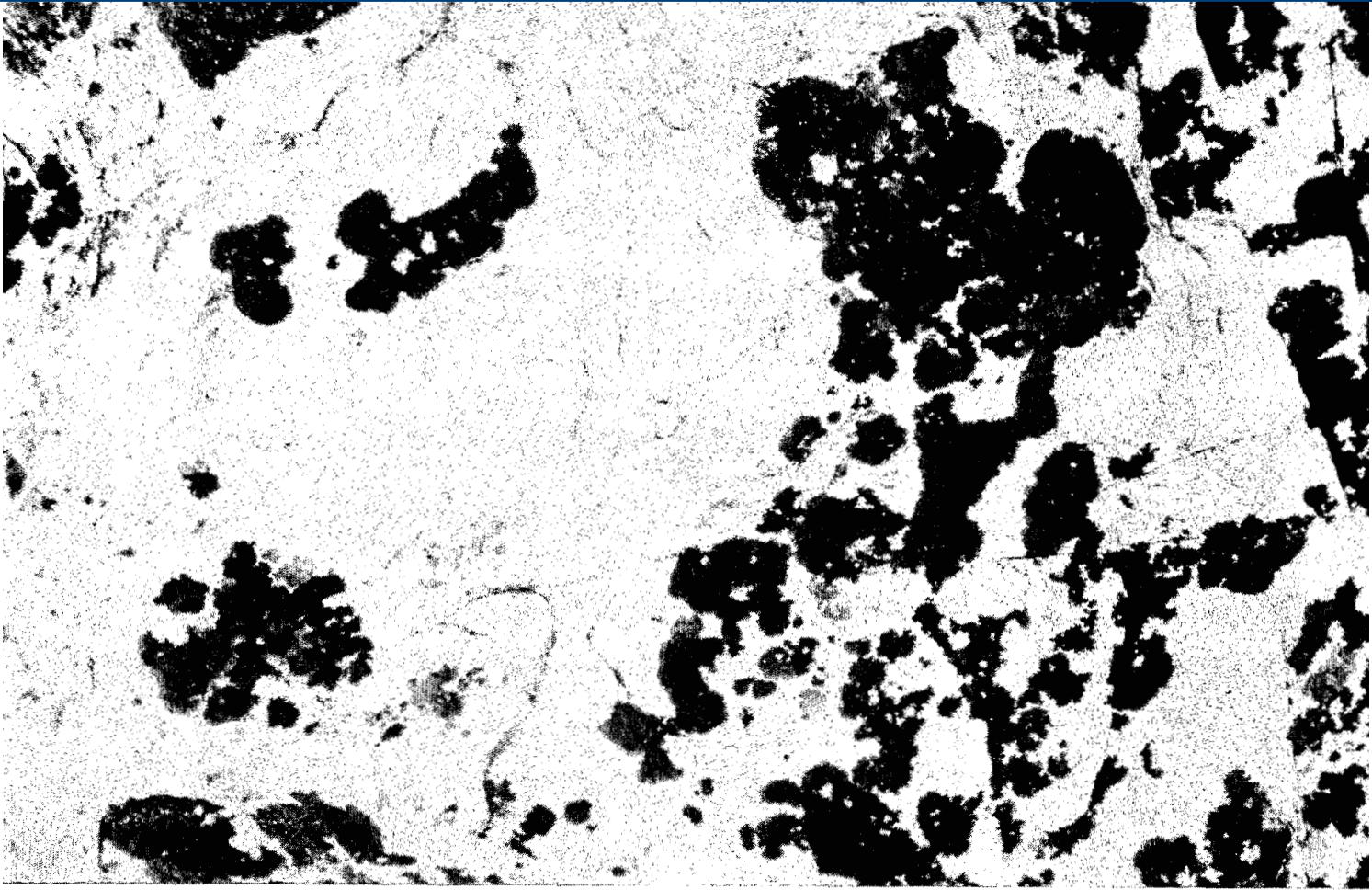
- D'abord viennent les historiens. La civilisation c'est en effet l'histoire, avec ses écheveaux de faits, ses relations causales ou ses corrélations. Or elle est simple et ne fait que se répéter : des populations venues de Perse, d'Anatolie, des steppes de Russie, des régions danubiennes, de la Germanie ou de la Gaule, quittent leurs terres, quelquefois riches, à la suite d'inva-

sions ou d'épidémies, pour céder à l'appel de la Méditerranée qui leur paraît plus riche. Ils luttent contre les occupants qui vendent chèrement leur place. Mais une fois installés au bord de la mer, les envahisseurs s'adaptent au genre de vie et se convertissent à leur tour en méditerranéens, oubliant les déserts ou les brumes nordiques. Il est aisé de dresser une généalogie des civilisations méditerranéennes. La plus ancienne est l'égéenne, qui a fleuri en Crète, dans l'archipel, en Troade et sur le littoral continental de la Grèce avant d'essaimer sur la côte méridionale de l'Anatolie, l'Adriatique et la Sicile. Elle meurt dans le dernier quart du II<sup>e</sup> millénaire et son héritage est repris par la civilisation hellénique qui, dès le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., exerce son influence sur la culture étrusque. La civilisation romaine la suit, éclatant bientôt entre l'orient byzantin et l'occident romain. Leur succèdent l'Islam en « orient » et les civilisations néo-latines sur la rive nord de la Méditerranée.

Ces civilisations sont essentiellement méditerranéennes contrairement à celles de Sumer, d'Assur, de Babylonie, de Perse ou d'Égypte. Leur développement, leurs progrès, leur décadence sont liés étroitement à la navigation. De Minos à Auguste, la mer est la grande voie que suivent les fondateurs de cités et les porteurs d'idées. Les civilisations égéennes, grecques ou romaines ne deviennent vraiment elles-mêmes que quand elles sont capables de relier avec régularité par mer les différentes parties de l'Empire. La mer est en effet au centre de l'histoire. Enée n'hésite pas à s'embarquer pour un long voyage qui l'amène à Carthage et à Naples. Quant à Alexandre, on voit bien qu'il est macédonien, donc barbare, puisqu'il lance ses armées à la conquête des terres intérieures au lieu de se rendre maître du pourtour du littoral, là où résonne encore le cri des mercenaires de Xénophon saluant comme leur patrie la mer retrouvée. Les romains, plus prudents, attendront longtemps avant de pousser des pointes vers l'intérieur des terres.

Toute l'histoire de la Méditerranée est donc tracée depuis le sillon antique, dès qu'a été réalisée la première synthèse faite par les Grecs entre les civilisations d'un Bassin, ouvert aux influences de l'Égypte, de la Perse, et même de l'Inde. Ce n'est pas que la Grèce n'ait eu qu'une civilisation, mais les diversités dans l'espace et le temps de l'Hellade se sont fondues pour donner naissance à un idéal de liberté civile et politique, respectueux de la loi édictée également pour tous, reconnaissant l'éminente dignité de la personne humaine; pessimiste dans le fond malgré son amour de la vie et de la lumière du soleil, exaltant la vertu et la fermeté d'âme face à un destin toujours contraire; rationaliste malgré une grande part faite à la magie et aux mystères, célébrant sans y voir de contradiction le culte d'Apollon et celui de Dionysos; riche en découvertes scientifiques mais dédaignant d'en poursuivre les applications pratiques; se vantant enfin de prendre l'homme comme mesure de toute chose. Ces idées diffusées et admirées dans le monde antique, ramenées à la vie par la Renaissance et le Classicisme, sont à la base d'une culture moderne qu'on ne peut plus qualifier de méditerranéenne mais bien d'universelle, tant il est vrai que la reconnaissance de la portée générale de certaines valeurs les fait aussitôt adopter par l'ensemble de l'humanité. Décrire la civilisation méditerranéenne consistera donc à conter ces moments privilégiés où la pensée moderne s'est formée.

- L'histoire est certainement importante pour rendre compte des phénomènes culturels, mais on ne saurait considérer l'homme dans l'abstrait, indépendamment du pays dans lequel il vit. La géographie peut seule expliquer les diversités en évaluant le poids qu'a le milieu physique sur la création de l'homme. Les tentatives sont anciennes. Au fur qu'ils élargissaient les frontières du monde connu, les Grecs notaient qu'à la différence



des climats correspondaient des différences de culture, si bien que ce moyen de classification des civilisations est bientôt devenu un principe d'explication. Hippocrate vers 180 av. J.-C. appliquait au corps humain sa « théorie des humeurs », simple cas particulier de la théorie des climats, rendant ainsi compte des différences raciales et culturelles. Cette thèse, à vrai dire, a eu une étrange fortune pendant plusieurs siècles et l'on sait qu'elle figure encore chez Montesquieu. C'est Darwin avec son « *Origin of the species* » (1859) qui introduit l'idée que l'homme doit être étudié, comme tout autre animal, dans son milieu, car il y a deux aspects en lui : l'un divin, qui fait l'objet de recherches en dehors du monde profane; l'autre animal et social, qui amène à étudier ses relations avec la terre, l'eau, le climat, les ressources alimentaires de la région où il est fixé, tout comme les traits culturels qui caractérisent la société à laquelle il appartient : langage, religion, vêtement, outils, etc. Le déterminisme biologique darwinien devait bientôt donner naissance au déterminisme sociologique, fondé sur une étude du milieu naturel; la diversité des éléments expliquait la diversité des civilisations, l'homme et sa culture n'étant tantôt qu'un produit de l'environnement géographique (Ratzel) à la suite d'une lente évolution, tantôt le résultat d'une combinaison entre les éléments physiques, culturels et sociaux (Le Play), la diversité des civilisations pouvant être expliquée à partir de la domination de la *Heartland* (Mackinder), cette zone de steppes centro-asiatique fondamentale dans l'histoire du monde; ou bien si l'on se refusait à faire de l'homme un être aussi passif, par une combinaison d'éléments géographiques, de facteurs culturels et de la volonté. Vidal de La Blache estime en effet que l'être humain met en quelque sorte de l'ordre dans les actions de la nature, et que l'environnement, bien que déterminant, offre plusieurs solutions possibles à chaque problème, entre lesquelles l'homme est amené à choisir. Ce « possibilisme » est cependant limité non par le jeu des forces naturelles mais par les propres choix

culturels de l'homme dont il n'est pas toujours conscient. Ainsi la société et l'environnement naturel s'influencent-ils réciproquement et donnent-ils naissance à des zones de civilisations différentes.

- Les sociologues n'ont eu qu'à pousser encore plus loin cette analyse. En France, la sociologie durkheimienne, branche de la philosophie, empreinte de kantisme et de positivisme tout à la fois, constate qu'il existe des civilisations qui caractérisent des familles de peuples, chacune ayant un faciès particulier. On peut donc dresser des cartes retraçant les voies de pénétration et les moyens par lesquels se sont propagés les modes et les institutions, les techniques et les coutumes, cette histoire devant, pour être incontestable, s'appuyer sur l'archéologie et la linguistique. Or une civilisation est un ensemble de phénomènes sociaux et tous les phénomènes sociaux sont à quelque degré œuvre de volonté collective. C'est dire que l'homme choisit entre plusieurs possibles et qu'ainsi l'aire d'expansion des représentations collectives trace la limite d'une aire de civilisation, ligne aussi arbitraire que la frontière des États, mais significative. L'étude d'une civilisation est donc l'étude des phénomènes sociaux d'une société donnée.

En Allemagne, la théorie des *Kulturkreis* mise au point par F. Ratzel connaissait à la même époque une grande célébrité et était à l'origine de querelles avec l'école sociologique française. Pour Ratzel, l'invention dans une civilisation donnée est extrêmement rare, toute l'histoire universelle s'expliquant par la diffusion des données culturelles à partir de quelques cercles de culture originaires. Foy, Graebner et P. Schmidt étudiaient pour leur part la notion « d'aire de civilisation », en définissaient chaque culture par un trait dominant (par ex. la culture de l'arc) et en précisaient l'extension géographique et la chronologie. Frobenius devenu spécialiste de l'Afrique, procédait à l'élaboration de fichiers détaillés et à la confection d'atlas dans le même but. Mauss les attaquait vivement les uns et les autres; il était encore plus dangereux dans les sciences humaines que dans les sciences biologiques de tout ramener à un caractère dominant, les autres traits d'une civilisation n'étant jamais évidents : aucune nécessité ne les liant entre eux, les hypothèses explicatives gratuites s'en trouvaient facilitées.

Aux États-Unis, indépendamment de ce qui se passait en Europe, naissait une querelle semblable. En combinant différents caractères géographiques et culturels, O. T. Mason avait divisé le continent américain en onze « aires culturelles ». Clark Wissler imagina de son côté une théorie dite « age-area hypothesis » dans laquelle se fondaient les concepts d'aires culturelles et de centre culturel chers à la sociologie allemande. Selon lui les éléments culturels étaient diffusés à partir d'un point central initial, choisi dans l'histoire probablement au hasard, qui réalisait un équilibre entre les éléments culturels et l'environnement. Or tous les éléments culturels ont tendance à se répandre également dans toutes les directions à partir de ce centre. Aussi peut-on en déduire que les éléments ayant la plus grande distribution sont nécessairement les plus anciens. Quant au géographe Carl O. Sauer il fonda en 1925 une théorie de la « morphology of landscape » pour essayer de relier à un type culturel idéal semblable à celui de Max Weber les concepts d'aires culturelles américain et de cercle de culture allemand.

Cependant le problème essentiel demeurait. Par réaction contre le déterminisme darwinien, les écoles sociologiques et particulièrement l'école anthropologique américaine s'étaient réfugiées dans un empirisme très étroit, rejetant toute option philosophique, tout principe d'explication ou toute interprétation générale. Il en est résulté une accumulation de faits

qui ont été classés par commodité suivant certains critères. Ces classifications correspondaient-elles à des divisions objectives ou étaient-elles simplement des moyens intellectuels commodes et des constructions de l'esprit? Wissler était tout comme Mauss partisan de la seconde interprétation. Kroeber, Sauer et les principaux représentants de l'école allemande croyaient qu'elles correspondaient à des réalités.

• Le danger ne pouvait donc être évité que si l'on parvenait à mesurer les phénomènes sociaux comme des phénomènes de physique, vieux rêve qui avait d'abord poussé à la recherche de l'indice unique du « degré de civilisation » atteint par une société, soit en mesurant sa mortalité (Mansion) sa richesse (Loria), le taux d'accroissement de sa population (Rousseau) la liberté accordée aux femmes (Fourier) ou bien encore le degré de culture intellectuelle, le niveau d'existence, le taux de criminalité, ... L'indice unique étant vite apparu insuffisant, on a voulu soit le compléter, soit lui substituer une série d'indices partiels permettant de prendre la mesure des quatre composantes de toute civilisation : vie matérielle, vie intellectuelle, vie morale et organisation sociale. La tâche est relativement aisée pour tout ce qui touche à la vie matérielle : les tables de mortalité généralisées peuvent par exemple être complétées par des données sur la survie, sur la mortalité infantile, les causes de décès. On peut par ailleurs arriver à cerner le savoir intellectuel, mais il est difficile de mesurer la productivité intellectuelle, plus encore la capacité d'invention et de renouvellement. La chose devient pratiquement impossible dès qu'il s'agit de mesurer la vie morale ou religieuse ou l'organisation sociale. On doit se contenter d'approximations données par la pratique religieuse, la participation électorale, la criminalité, les conditions de vie.

Le problème ainsi posé étant impossible à résoudre, il est apparemment possible de tourner l'obstacle en répondant à des interrogations connexes de deux civilisations, quelle est celle qui est supérieure à l'autre? Est-ce qu'une civilisation donnée est en progrès ou en décadence? Est-elle abandonnée l'optique générale et abstraite pour chercher la réponse à de telles questions se posant au sujet de communautés bien définies. Mais là aussi les opinions sont diverses :

a) Un premier groupe de chercheurs croit que toute société doit nécessairement passer au travers de phases successives dont chacune est caractérisée par des signes précis dans des domaines précis (économie politique, démographie, etc.). On admet implicitement que chacune de ces phases est supérieure à la phase précédente. Il suffira donc de bien déterminer les caractéristiques essentielles des étapes de croissance des civilisations pour situer une société donnée dans sa marche vers le progrès. On obtient alors des classifications permettant de distinguer âge divin — âge des héros — âge humain (Vico), âge théologique — âge métaphysique — âge positiviste (A. Comte), — passage du régime de la contrainte au régime de la liberté (Spencer), ou de la solidarité mécanique à la solidarité intérieure (Durkheim). Mais malgré d'abondantes descriptions, aucun critère n'est donné pour distinguer à coup sûr la phase de l'histoire dans laquelle se trouve telle société; seuls l'indiquent des jugements de valeur personnels, malgré les « mesures » préconisées.

b) D'autres chercheurs ont pensé qu'il convenait d'identifier dans une société ou dans un ensemble de sociétés le groupe social le plus représentatif de la civilisation étudiée. Possédant ainsi un étalon, on pourrait classer les autres sociétés par rapport à lui. L'inconvénient d'une telle méthode est qu'elle apparaît surtout destinée à faciliter la propagande du pays présenté comme étalon. Elle pousse à ne comparer entre deux communautés que des éléments facilement isolables sans rechercher les raisons

profondes qui pourraient rendre compte des différences de niveau, et qui dépendent à coup sûr d'autres phénomènes que de ceux étudiés. La mortalité par exemple ne saurait relever du seul niveau de vie, mais aussi des conditions d'hygiène, de la religion, et du régime alimentaire.

### *premières conclusions*

De ce survol des différentes théories naissent quelques conclusions provisoires.

- Dans l'état actuel des sciences humaines, nous ne possédons pas de méthodologie capable de nous permettre de répondre aux questions : qu'est-ce qu'une civilisation ? et y a-t-il une civilisation méditerranéenne ? Paradoxe en vérité : les théories explicatives sont trop nombreuses pour nous permettre d'aboutir à une conclusion admise par tous. Nous disposons de données abondantes dans les domaines précis comme l'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'économie et l'esthétique, beaucoup plus rares en ce qui concerne la vie politique, religieuse intellectuelle et morale. D'où la timidité des thèses explicatives sur des sujets aussi complexes que les questions méditerranéennes, les chercheurs préférant écrire sur les eskimos ou les papous de Nouvelle Guinée, plus faciles à cerner. Mais la difficulté majeure vient de la volonté de se contenter de décrire en espérant ainsi n'avoir pas à adopter de postulat philosophique. Or une recherche de corrélation suppose une hypothèse de travail. Il serait illusoire de penser classer « naturellement » les données, tout critère de classement reposant évidemment sur un postulat bien réel, même s'il n'est pas énoncé.

- Quelques remarques sur les théories explicatives :

a) Les théories qualitatives malgré des notations parfaitement justes ne tendent qu'à tracer une psychologie des peuples, bonne sans doute pour formuler des jugements généraux, insuffisante pour justifier des conclusions précises.

b) Les théories à tendance scientifique font toutes intervenir un facteur prédominant, clé de l'analyse et de la compréhension du fonctionnement d'une société donnée. Or les relations entre phénomènes sociaux sont d'une complexité autrement plus grande; les composantes d'une civilisation peuvent varier suivant les sociétés qui appartiennent à cette civilisation, mais situées en des points divers de son aire géographique, ou bien changer à l'intérieur d'une même société avec le temps. L'adoption d'une théorie axée sur l'explication causale à partir du facteur prédominant apparaît toujours fondée sur une option philosophique qui amène à ne pas rendre compte de l'ensemble de l'histoire d'une société considérée, mais seulement des données qui cadrent avec le postulat initial.

c) Les théories descriptives se contentent d'accumuler des faits en se gardant de les interpréter. Mais les classifications auxquelles elles ont recours sont des catégories intellectuelles qui ne correspondent pas obligatoirement à des réalités. Ce pragmatisme est une option philosophique tout comme l'idéalisme.

- On ne peut être que frappé par la confusion entretenue entre les notions de civilisation, de progrès et de bonheur, qui relèvent d'ordres différents. Culture et civilisation sont ainsi régulièrement prises l'une pour l'autre; cette dernière notion, est présentée tantôt comme un idéal dont il convient de se rapprocher, tantôt comme un état de fait à décrire.

Nous voici donc renvoyés à l'étude de l'évolution du sens de ces mots.

## II

*civilisation...*

« Civilisation » est l'un des mots les plus employés. Il implique un jugement de valeur qui lui donne une coloration subjective, patinée d'antiquité classique, et renvoyant à « *homo civilis* » et à « *zōōn politicon* ». Le citadin, poli, policé, qui a de l'urbanité ou de la courtoisie représente un type d'homme opposé au paysan, *paganus*, sauvage, *sylvaticus*, homme des bois, rustre et inculte. *Civilitas* porte déjà en elle l'opposition de la ville et de la campagne.

Le mot civilisation commence d'être utilisé pendant la période 1765-1775 en français et en anglais : les verbes civiliser/to civilize, d'abord, les substantifs, civilisation/civilization, ensuite. Jusqu'au dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle on classe les peuples suivant une hiérarchie assez vague dans sa définition mais très précise dans ses catégories : au plus bas de l'échelle, les sauvages; un peu plus haut, sans que les caractères distinctifs en soient codifiés, les barbares qui plus que les sauvages jouissent d'une certaine organisation sociale. Viennent ensuite les peuples détenteurs de civilité; puis ceux qui ont la politesse; enfin ceux possédant une sage police. Cette policie, comme la nomme encore J.-J. Rousseau, qui équivalait dans les textes juridiques, à la bonne police, autrement dit à l'ordre public, est prise par les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un sens plus large. C'est l'ordre permettant l'épanouissement des qualités individuelles, intellectuelles, morales et sociales. Le terme de civilisation remplace celui de police lorsque la « Philosophie » a dégagé l'idée d'une science rationnelle et expérimentale. Pour d'Holbach, cette civilisation est fondée sur l'expérience; pour les Physiocrates, elle l'est sur le commerce ou la propriété foncière; pour Buffon sur les sciences; pour d'autres auteurs sur les lettres et les beaux-arts. A tous, la civilisation apparaît comme un idéal moral qu'il faut atteindre. L'homme policé est en effet un modèle universel et la raison étant la maîtresse de l'univers, il est « naturel » qu'un seul idéal de civilisation existe, dont il convient de se rapprocher, incarné par l'Europe et plus particulièrement la France.

Cependant les voyages autour du monde de Cook, de Bougainville et de Lapérouse, puis le triomphe des idées relativistes dans le domaine des sciences naturelles avec Cuvier et Darwin, le développement de l'ethnographie et de la linguistique avec les travaux des frères Humboldt, amènent bientôt à parler *des* civilisations, non plus conçues comme des idéaux à atteindre, mais comme la description d'un ensemble de faits sociaux, particuliers à une société donnée, et portant sur la vie intellectuelle, matérielle, morale, politique et sociale de cette collectivité. Cette évolution du sens du mot *civilisation* est évidemment favorisé par la Révolution française; pour soutenir son idéal optimiste, elle s'appuie sur une philosophie du progrès humain et de la perfectibilité indéfinie des êtres, chaque étape historique préparant une nouvelle croissance de l'humanité. Mais pendant que les révolutionnaires se félicitaient de voir éclater l'ordre ancien, les hommes de l'Ancien Régime, malgré la Restauration et la lutte contre la philosophie des lumières étaient amenés à s'interroger sur un phénomène qu'ils n'avaient jamais imaginé : l'écroulement d'un ordre social et la mort d'une civilisation. Guizot va tenter une synthèse permettant de rendre compte des bouleversements subis : la civilisation est pour lui non plus un idéal, mais un fait comme un autre, susceptible d'être étudié. Il y a bien une civilisation générale de l'humanité qui amène à passer d'un état sauvage à un état avancé, l'idée de progrès permettant d'expliquer les transformations. Mais si chaque nation semble avoir une civilisation,

toutes ne sont pas sur le même plan. Il y a une « civilisation suprême » résultant de la combinaison d'un « certain développement intellectuel » et d'un « certain développement de l'état social ». Et Guizot croit voir en la France de son époque l'incarnation d'une telle civilisation.

On sait que Gobineau critiqua vivement Guizot, l'accusant de ne pas définir la civilisation mais seulement de décrire un enchaînement de faits. Pour les contemporains de Guizot, la civilisation était la réalité dans laquelle ils vivaient. Certains estimant qu'ils y vivaient mal, donnèrent naissance aux différents courants de réforme sociale; ils préparaient ainsi l'analyse dite scientifique de la notion de civilisation, indépendamment de tout jugement de valeur.

Il convient donc de distinguer historiquement deux sens du mot de civilisation. A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, on range sous ce vocable un ensemble de données faisant que tout groupe humain, indépendamment de ses moyens d'action matériels et intellectuels, est réputé avoir sa civilisation. Il y a donc obligatoirement *des* civilisations dans le monde, que l'on peut étudier scientifiquement et dont l'analyse exclut tout jugement de valeur sur la supériorité de l'une ou de l'autre. Mais demeure le sens classique de civilisation, idéal, but à atteindre pour l'humanité entière, qui s'impose universellement à elle, et qui recouvre suivant les époques les domaines de l'intelligence, de la religion et de l'organisation sociale, ou bien encore les aspects purement matériels, comme le niveau de vie ou les progrès des techniques. C'est au nom de cette civilisation-idéal que la colonisation s'est développée, et que les civilisations-réalités de pays d'Amérique Latine, d'Asie d'Afrique et d'Océanie ont été détruites ou profondément modifiées.

### ...et culture

Dans la langue classique française, civilisation et culture sont à peu près interchangeable, le mot culture désignant lorsque l'on veut le distinguer, l'aspect intellectuel de la civilisation. Dans les dictionnaires allemands du XVIII<sup>e</sup>, *Kultur* signifie d'abord l'affranchissement moderne des esprits, la distinction et la finesse des manières, puis bientôt l'état social, opposé à la barbarie des peuples sauvages, et caractérisé par le développement de l'outillage, le bien-être matériel et l'organisation sociale et politique. Mais chez tous les écrivains classiques, la *Kultur* est considérée comme l'apanage de l'ensemble de l'humanité; elle n'est jamais associée à l'idée d'une supériorité d'un peuple sur un autre. C'est dans cette acception que l'on trouve ce mot chez Herder, Kant, Schiller, Goethe ou les frères Humboldt. Avec les écrivains romantiques l'idée de *Kultur* va se restreindre de plus en plus, au point de signifier seulement les conquêtes intellectuelles regardées comme le bien propre et exclusif d'une communauté limitée à l'État ou à la nationalité. Novalis, d'abord, puis Fichte glorifient l'État, armature de toutes les activités d'un peuple. Chez eux comme chez Schlegel, l'État allemand a une mission culturelle qui le rend plus propre que tout autre à remplir l'idéal caractérisé par le mot *Humanität*. Il s'agit bien sûr d'une culture nationale, qui amène une comparaison avec d'autres cultures nationales, jugées inférieures. Logiquement, Fichte revendiquera pour l'Allemagne en train de se faire la direction intellectuelle et politique de l'Europe. Ainsi la *Kultur* est-elle une culture nationale; elle incarne un type idéal servant de modèle aux autres cultures nationales et qui doit être étayée par la puissance de l'État et la force de la religion, domaine relevant non de la conscience individuelle mais de la collectivité. Cette analyse sera celle de Bismarck lorsqu'il accédera à la direction des affaires.

Tout comme pour le mot civilisation, un glissement s'est donc produit entre la conception classique d'une culture commune à toute l'humanité et n'impliquant que des jugements de réalité, et un sens romantique de la culture nationale, type idéal incarné dans une nation supérieure à toutes les autres.

### *petite dogmatique*

Beaucoup de problèmes sont nés de l'imprécision des mots « culture » et « civilisation », ou du moins du peu de soin que certains auteurs ont apporté à indiquer le sens dans lequel ils les employaient. On ne s'étonnera donc pas qu'avant de pousser plus avant, quelques définitions soient proposées :

*1<sup>re</sup> proposition* : on appelle phénomènes de civilisation l'ensemble des manières d'être d'un groupe de population qui ressortissent à la vie matérielle, à la vie intellectuelle, à la vie morale et religieuse et à l'organisation politique et sociale du groupe considéré.

*2<sup>e</sup> proposition* : les phénomènes de civilisation sont tantôt spécifiques à un groupe social, tantôt susceptibles de diffusion, et donc communs à plusieurs sociétés. On parlera de phénomènes nationaux dans le premier cas, de phénomènes supranationaux dans le second.

*3<sup>e</sup> proposition* : une civilisation est un ensemble suffisamment grand de phénomènes de civilisation. Toute civilisation possède une aire et une forme.

*4<sup>e</sup> proposition* : l'aire d'une civilisation est l'étendue géographique sur laquelle ont été diffusés les phénomènes de civilisation considérés comme typique de cette civilisation.

*5<sup>e</sup> proposition* : la forme d'une civilisation est l'ensemble des aspects spécifiques que revêtent les idées, les pratiques et les produits communs à un nombre élevé de sociétés participant de cette civilisation.

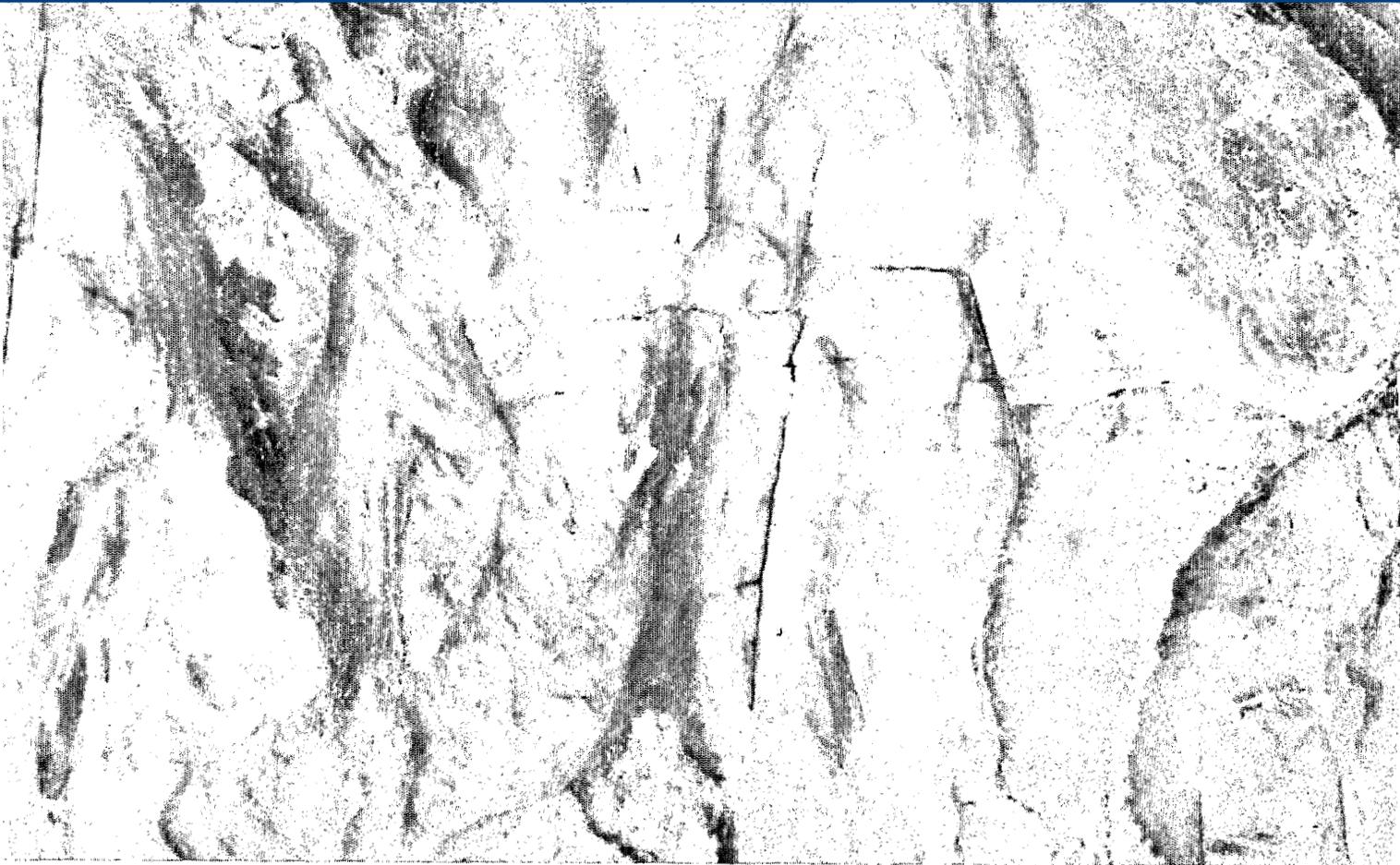
*6<sup>e</sup> proposition* : on appelle couche de civilisation la forme donnée que prend une civilisation d'une étendue donnée dans un temps donné.

*7<sup>e</sup> proposition* : on appelle la civilisation-idéal d'une aire géographique déterminée le type idéal commun de civilisation que les différentes civilisations qui se sont succédées dans le temps et dans l'espace sur cette zone géographique ont essayé d'incarner constamment, consciemment ou non.

*8<sup>e</sup> proposition* : on appelle culture une composante de la civilisation, constituée par l'ensemble des connaissances religieuses, morales, intellectuelles esthétiques ou scientifiques, qui caractérisent une société donnée à un moment de son histoire, et dont le but est de développer chez les membres d'une communauté, à des fins individuelles ou collectives, le savoir et les qualités intellectuelles, affectives et morales.

### *nouvelles conclusions*

A: Il existe des civilisations méditerranéennes, qui ont rayonné simultanément ou qui se sont succédées au cours de l'histoire, parfois à partir d'une souche commune. On peut donc en dresser une typologie, en étudiant les relations que chaque société a entretenues avec son milieu géographique, puis comment elle a, avec le temps, affirmé des traits culturels tantôt spécifiques et étroitement liés à elle et à elle seule, tantôt aptes à voyager et qui ont été adoptés par d'autres sociétés. On voit comment à partir du



niveau le plus étroit du groupe humain, correspondant par exemple à la cité grecque, il serait possible d'étudier les caractéristiques de la civilisation d'Athènes à une époque précise, en distinguant ce qui lui était spécifique et ce qu'elle avait en commun avec d'autres cités grecques. Puis on replacerait ce modèle de la civilisation athénienne à l'intérieur d'un type plus vaste : celui de la civilisation hellénique au <sup>v</sup>e siècle par exemple, en l'opposant à d'autres types de civilisation, l'Égyptienne et la Perse. Les échanges qui ont eu lieu entre ces trois aires de civilisation donneraient l'occasion de dégager les caractères nationaux et supranationaux dans des domaines aussi variés que les institutions politiques, la cosmogonie, les sciences ou les beaux arts, les techniques ou le vêtement. Une série de cartes définirait l'aire géographique d'un type de civilisation à certains moments de son histoire, choisis pour suivre l'évolution des rapports entre les civilisations. On disposerait ainsi de données permettant de déterminer le fonds international commun à plusieurs civilisations (qui ne fait que s'accroître avec le temps puisqu'il résulte de fusions) et le fonds strictement national (fonds composé essentiellement d'éléments originels). On connaîtrait ainsi le noyau et la périphérie d'une civilisation.

B. — Les phénomènes sociaux, œuvre de volonté collective, sont par nécessité arbitraire, toute société ayant le choix entre plusieurs possibilités pour résoudre un problème : les formes communes à un certain nombre d'hommes sont choisies parmi d'autres formes possibles. La façon « logique » de scier une planche de bois en Europe ou en Amérique s'oppose à une autre façon tout aussi « logique » de scier la même planche de bois au Japon. Il est donc essentiel de savoir pourquoi telle forme ne se trouve qu'ici et à tel moment. Il s'ensuit que l'aire d'expansion d'une civilisation est finie et relativement fixe. Elle ne se modifie que lentement avec le temps et à la suite de bouleversements profonds qui correspondent aux périodes charnières de l'histoire. C'est pourquoi il convient de relever non seulement les emprunts faits d'une société à une autre mais surtout les

refus d'emprunts même utiles, qui sont autrement caractéristiques, puisqu'ils marquent la limite la plus grande possible de l'aire culturelle considérée. Il est tout aussi intéressant de noter les évolutions parallèles de civilisations issues d'une souche commune. On déterminera ainsi de véritables frontières, différentes de celles des États politiques mais autrement réelles.

A côté des thèmes traditionnels tels que les beaux-arts, les contes, la monnaie, les institutions, les armements, qui sont des phénomènes sociaux supranationaux, une place à part doit être réservée aux techniques sous toutes leurs formes. Ce que nous montrent les produits d'une industrie, d'une époque, et d'un milieu déterminé, c'est dans quelle mesure les habitants ont su utiliser les matières premières. Ils permettent de savoir quelle était leur compréhension pragmatique des choses matérielles, leur sentiment de l'inflexibilité des propriétés géométriques, mécaniques et physiques des corps, de leur assujettissement aux lois de la pesanteur et du mouvement. On porterait des jugements faux sur la société égyptienne si on l'évaluait à partir de ses seules croyances sur l'Au-delà, sans tenir compte de la façon dont elle a résolu le problème de la construction des pyramides ou inventé des techniques de navigation sur le Nil; encore plus sur les sociétés australiennes qui savent construire des boomerangs, mais n'ont ni structure sociale, ni développement intellectuel *a priori* comparables à la somme des connaissances pratiques nécessitées par la mise au point d'une telle arme.

Ce sont en fait les phénomènes sociaux moraux ou intellectuels qui deviennent le plus facilement supranationaux, alors que les techniques mettent beaucoup plus de temps à être empruntées. L'homme, *duplex in intellectu*, peut faire coexister deux systèmes d'activité qui se rattachent aux sens du mot comprendre : savoir utiliser, et l'on aura affaire à une civilisation à dominante technique; savoir sympathiser, et il s'agira d'une société à dominante religieuse.

C. — Une civilisation se définissant par un nombre plus ou moins grands d'éléments, il est essentiel de déterminer quel est leur dosage, soit pour différencier deux sociétés appartenant à un même type de civilisation, soit pour mesurer l'évolution dans le temps d'une même société. Certaines valeurs d'abord particulières à une société donnée, adoptées par des sociétés de plus en plus nombreuses, tendent à devenir universelles et perdent donc par là même leur caractère national originel. La *politeia* a d'abord caractérisé l'Ionie avant de se répandre dans le monde hellénique et de devenir le modèle des démocraties occidentales.

D. — On peut donc dans ce sens parler d'un progrès humain, au niveau collectif. Entre l'âge de la « barbarie » tel au moins que nous nous l'imaginons, et l'État policé, caractérisé par une certaine morale, des institutions politiques et sociales, une réglementation de l'usage de la force à l'intérieur des communautés nationales ou internationale, des progrès indiscutables ont été accomplis. Ils sont probablement plus limités sur le plan individuel : l'homme continue de se poser en des termes analogues les mêmes problèmes qu'au début de son aventure.

Mais s'il est possible de parler de civilisations méditerranéennes, dans le sens qui vient d'être défini n'est-ce pas au prix d'un renoncement? Les civilisations ont-elles tué la civilisation, les civilisations-réalités, la civilisation-idéal?

## III

*civilisations et civilisation*

On peut considérer l'expression « civilisation méditerranéenne » comme une catégorie intellectuelle commode, permettant de rendre compte dans une aire géographique déterminée d'un certain nombre de phénomènes sociaux, historiques et culturels. Elle n'aurait donc pas d'autre réalité que celle d'une vue de l'esprit.

La Méditerranée n'est pas un lieu fixe, mais un point d'aboutissement. Le rivage des Syrtes est le débouché de l'Afrique tout comme le Cap Tunis. Les pays de l'autre rive sont le trait d'union entre la Méditerranée et les pays du Nord et de l'Est de l'Europe. Chaque État méditerranéen reproduit cette opposition et distingue un nord, industriel riche et développé, et un sud pauvre où tout reste perpétuellement à faire. La Méditerranée n'est donc au fond qu'un mince littoral autour d'une mer fermée, un atoll et son lagon. Aussitôt éloigné de ses rivages on pénètre dans un autre monde. La forme de la culture méditerranéenne est indépendante de son aire : elle peut être étrangère — la Turquie ou la Russie en mer Noire — ou bien la déborder largement — l'influence de la Grèce et de l'Espagne au Gandhâra et en Amérique Latine.

C'est donc bien que la civilisation méditerranéenne, qui ne peut se concrétiser dans un lieu géographique, n'est en réalité qu'une forme de pensée. Autant les États Méditerranéens sont politiquement et économiquement peu importants, autant la Méditerranée reste essentielle grâce aux hommes qu'elle a su faire naître. A l'heure des masses, de l'industrie lourde et de la consommation, elle n'est plus « à l'échelle » et doit se contenter de jouer un rôle avant tout culturel.

Ce rôle est restreint, car la Méditerranée continue d'être divisée entre deux zones de culture, l'Orient et l'Occident, coupure ancienne qui a dominé les mondes hellénique et romain avant de se cristalliser dans l'opposition Islam-Christiété. Or le poids de la religion ayant été prépondérant dans la formation des conduites collectives, de la mentalité et des modes de penser, le morcellement du latin en plusieurs langues néo-latines, le rétrécissement du domaine grec, la multiplicité des arabes dialectaux rendent difficile une communication entre ces deux sphères. On ne peut parler de civilisation méditerranéenne globalement, mais soit de la Méditerranée à civilisation latine, soit de la Méditerranée islamisée. Dans les deux cas l'expression est inadéquate car la latinité a été faite par d'autres que par des méditerranéens, islandais, anglais, allemands ou les nations d'Europe centrale ou du Nord. Quant à l'Islam qui marque de tout son poids la rive sud, on sait qu'il n'est pas d'origine méditerranéenne et qu'il déborde singulièrement ce cadre géographique.

Mais aussitôt viennent à l'esprit des idées contraires : la Méditerranée n'est pas qu'un lieu géographique, un territoire précis. Cette conception, éminemment terrienne, doit être complétée par celle du marin : la Méditerranée, c'est le lieu d'où l'on part, le lieu où l'on va. On est « en Méditerranée » comme l'on est « en mer ». Seule région au monde à avoir été aussi fertile en inventions religieuses, philosophiques, morales, intellectuelles, elle a fait adopter au monde les valeurs qu'elle a découvertes. L'on ne saurait donc se laisser arrêter par l'opposition apparente entre Orient et Occident, simple péripétie à l'échelle de l'histoire universelle qui doit être surmontée pour mettre à jour sous les données superficielles le fonds qu'ils ont en commun.



Cette opposition ne saurait être admise dans une perspective distinguant les civilisations méditerranéennes multiples qui se sont réalisées dans l'histoire (*in existentia*) et la civilisation méditerranéenne conçue comme un idéal (*in essentia*), incarnée partiellement dans chacune des civilisations historiques. On sait que l'orientalisme est né en Europe au moment où des missionnaires, quelques commerçants et des marins, découvrirent des civilisations profondément différentes des leurs, mais qui possédaient des lois, des Beaux-Arts et une organisation sociale dignes d'admiration. On a eu tôt fait de transformer la connaissance de langues non-européennes en une spécialité plutôt mystérieuse, donnant à celui qui la possédait le droit de trancher sur tous les problèmes posés par ces « pays lointains » du point de vue de la géographie et de l'esprit au détriment de leur connaissance exacte. Ceci a souvent poussé les orientalistes à se constituer en une corporation fermée, responsable en grande partie des mythes qui ont toujours cours sur l'Orient « autre », « étrange », « impénétrable ». Or c'est faire bon marché de l'histoire que d'être partisan d'une différence d'essence entre Orient et Occident, et ne vouloir se souvenir que d'un passé récent, empli du mépris des nations riches pour les États pauvres.

La prise de Constantinople par les Turcs marque la fin des communications entre les deux parties de l'ancien Empire romain. Les grandes découvertes aidant, les États méditerranéens se sont éloignés des affaires méditerranéennes, et l'Islam s'est replié sur lui-même. Mais les différents pays du Bassin avaient eu des relations pendant une période bien plus longue que celle qui nous sépare de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Une première synthèse est réalisée par l'hellénisme entre les pensées grecque, perse et égyptienne et, par l'intermédiaire du pythagorisme, indienne. Philon d'Alexandrie, juif contemporain du Christ, tente de concilier l'hellénisme et la culture hébraïque, ce qui permettra à la pensée juive de se renouveler profondément

en attendant que ses contacts avec la civilisation arabe en Espagne lui donne un élan nouveau, de Maïmonide à Spinoza. De leur côté les Pères grecs et latins, Origène et Jérôme puis Augustin fusionnent ce qui est vivant dans les pensées hellénistique, romaine, hébraïque et chrétienne. Quant à l'Islam, il met dans son creuset la pensée antéislamique d'Arabie, des éléments juifs, chrétiens et des pans entiers des cultures grecque et persane.

L'Islam affirmé, les relations avec l'Occident ne prennent pas la seule forme de la guerre. Par deux fois le monde musulman et le monde chrétien ont des contacts prolongés au plus haut niveau culturel, qui autorisent des progrès dans la connaissance réciproque. La première rencontre a lieu au IX<sup>e</sup> siècle à Bagdad, lors de l'introduction des connaissances « étrangères » dans la science musulmane. Gallien, Hippocrate, Platon, Aristote, Plotin (la plupart du temps confondu avec Aristote) sont alors traduits, d'abord par l'intermédiaire du syriaque par des chrétiens jacobites, puis assez vite par de véritables équipes formées de nestoriens, de musulmans de melchites et de juifs, qui passent directement du grec à l'arabe. La pensée musulmane donne alors naissance à la philosophie hellénique, *falsafa*, à côté du *kalâm*, philosophie théologique. Elle est illustrée par des hommes aussi remarquables que El Kindî, El Fârâbî, Ibn Sînâ (Avicenne) qui peu à peu substitueront le syllogisme aristotélicien au raisonnement par analogie à deux termes, d'origine sémitique. Malheureusement ces savants, arabes n'ont pas connu les œuvres littéraires de la Grèce : Homère est simplement cité et les grands tragiques ignorés.

Une seconde fois l'Orient et l'Occident vont échanger leurs connaissances : lorsque les équipes de traducteurs de Tolède, de Burgos, de Palerme et de Naples aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles vont faire à l'envers l'œuvre de l'École de Bagdad, et redécouvrir les philosophes grecs. Ils traduisent à partir de l'arabe, d'abord par le truchement oral du roman, comme l'ont fait Gundisalvi au XII<sup>e</sup> et Michel Scott au XIII<sup>e</sup>, ou bien directement de l'arabe ou du grec au latin, comme Gérard de Crémone. Mais les auteurs arabes ne s'étaient pas contentés de conserver la pensée grecque. Par le truchement des traductions pénétrèrent en chrétienté non seulement les textes grecs mais des œuvres originales écrites en arabe par des musulmans, comme Kindî, Fârâbî, Ibn Sînâ et Ibn Roshd (Averroès) ou des juifs (Israeli, Ibn Gabirol, Maïmonide). L'outillage intellectuel a été perfectionné depuis la Grèce, d'autant plus que l'on avait dû adapter à une foi monothéiste la pensée grecque et développer à cette fin la scolastique. Inégale gloire faite à ces savants du reste : un homme comme Ibn Roshd, pratiquement ignoré en Islâm, aura la fortune que l'on sait en Occident, alors que Ghazâlî, à la pensée fulgurante, demeurera pratiquement ignoré en Chrétienté. On ne peut que regretter que ce soit seulement sur les plans scientifiques et philosophiques, que ces rencontres se soient situées. Rien d'approfondi dans les domaines de la littérature, des beaux-arts ou de la théologie.

L'Espagne a été le pays privilégié pour la fusion d'éléments orientaux et occidentaux, et la propagation d'influences qui ont marqué la lyrique provençale, la musique ou l'hérésie cathare, aux accents ismaéliens. Le mythe de la « Reconquista » a simplifié par trop les choses et fait oublier qu'il y avait des musulmans et des juifs à la cour de nombreux rois chrétiens, des chrétiens qui servaient des khalifes puis des rois de Taïfas, et que les privilèges accordés par le Coran aux Peuples du Livre (ahl el-Kitâb) permettaient, moyennant le paiement de tributs, de continuer à mener le style de vie que l'on voulait et de pratiquer sa propre religion en terre d'Islâm. Il a toujours existé une chrétienté arabe à laquelle on doit beaucoup.

La rupture ne vient donc pas entre les deux rives de la Méditerranée de l'opposition entre Islâm et Chrétienté, entretenue par des guerres séculaires, cachant sous le manteau de la religion les rivalités politiques et commerciales. La cause de la fin des contacts entre l'Orient et l'Occident doit être recherchée dans la transformation de la pensée occidentale, demeurée depuis la Renaissance anthropocentrique. Le monde est alors divisé en deux domaines, profane et sacré, le premier seul étant digne de ces études génératrices du développement prodigieux des sciences de la nature. Le monde musulman resté fidèle à la pensée originelle théocentrique et sans capacité de renouvellement face à ce monde matérialiste, se replie sur lui-même. Mais ces moments privilégiés de l'histoire où les échanges intellectuels préparaient la compréhension réciproque ont le mérite rare de mettre en lumière trois constantes de cette civilisation idéale méditerranéenne, commune à toutes les nations du Bassin : la religion, le droit et la philosophie.

a) Il y a dans les religions les plus différentes un fonds commun que l'on trouve en lisant des mystiques chrétiens, musulmans ou bouddhistes, ou des païens comme Plotin. Mais il y a des similitudes bien plus profondes entre les trois monothéismes : il s'agit de religions révélées, dont l'un des dogmes le plus important et le plus lourd de conséquences est que Dieu est créateur du monde et radicalement différent de lui. Ainsi les tentatives syncrétiques qui avaient caractérisé les religions « orientales », la paganité et la philosophie antique sont-elles rejetées. Ne distinguant pas assez nettement l'Un et le Multiple, l'Absolu et le Relatif, le monde finit par se résorber en Dieu ou Dieu par se dissoudre dans le monde. Les trois monothéismes affirment en outre l'existence d'un Au-delà, de la Résurrection et du Jugement dernier. A mettre l'accent sur ces points communs, l'on pourrait oublier que les différences dogmatiques restent plus importantes que les ressemblances. Pour le judaïsme, l'essentiel est en effet la parole de Dieu contenue dans le Livre; pour le chrétien, l'Incarnation et la Résurrection; pour l'Islâm, la transcendance de Dieu. Mais les convergences relevées marquent définitivement la civilisation méditerranéenne et fonde ses valeurs essentielles.

La religion a cependant été pour des raisons politiques, plus une source de conflit qu'un gage de paix, car l'unité du monde a été recherchée au travers de l'unité religieuse comme le souhaitent Eusèbe de Césarée, le messianisme juif et, par la guerre juste, l'Islâm. Puis la répartition des hommes entre les religions suit la dépendance du Prince ou résulte de la région où l'on habite. Cette dissociation radicale entre la religion, domaine de l'Absolu, et la politique, domaine du Contingent, est fille de l'évolution des idées de la Renaissance et de l'Humanisme, et aboutit par les pensées conjuguées de Machiavel et de Descartes, à un dualisme théorique. Mais au moment même où les États se proclament laïques, les valeurs religieuses désacralisées et passées dans la morale sociale et le droit positif, font de la religion niée, l'une des composantes essentielles de la civilisation idéale de la Méditerranée, tant il est vrai qu'elle demeure l'une des rares régions de croyants, parfois tièdes ou inconscients dans un monde qui a tué Dieu.

b) Ce qui permet aussi de mesurer le fossé qui sépare les civilisations des Peuples du Livre des humanismes traditionnels ou du marxisme, c'est la reconnaissance du fait que ni l'arbitraire des volontés individuelles, ni celui des volontés collectives, ne fonde la Loi. Le droit n'est pas un produit de la société, une traduction en termes juridiques d'une relation entre les différents éléments qui la composent. Il y a un droit naturel, et le droit positif ne peut être que l'expression d'un ordre inscrit dans la nature même de l'homme, qui est en définitive l'expression de la loi divine.

Si la volonté collective, exprimée par le suffrage universel est un moyen légitime de désigner le droit, elle ne saurait aucunement le fonder, que l'on invoque la volonté nationale ou celle du prolétariat. La reconnaissance d'une loi divine extérieure à l'être humain peut seule rendre la paix possible, et la loi objective, inscrite dans la nature des hommes fait que tous y sont également soumis.

c) C'est enfin par une philosophie que se caractérise la civilisation méditerranéenne. Malgré la multiplicité des écoles, elle affirme la primauté de la personne humaine, qui a une destinée spirituelle dépassant le cadre de la cité politique ou de l'institution économique. Elle ne peut jamais être sacrifiée dans ce qu'elle a d'essentiel aux pressions de la société, car le but de celle-ci doit être la réalisation de la destinée spirituelle de ses membres. Il y a un bien commun qui limite les volontés d'expansion des individus ou des collectivités, et qui existe d'abord au niveau de toutes les communautés composant une société, puis des sociétés membres de la communauté internationale. Ces limitations sont les conditions mêmes de la coexistence. La philosophie politique devra donc viser à faire en sorte que l'action de l'homme d'État ne cherche pas à réaliser une volonté de puissance mais que le fondement de l'ordre soit conforme à la loi naturelle.

Que l'on entende bien : pas plus que d'autres régions au monde, la Méditerranée d'aujourd'hui ne voit s'affirmer en elle la religion, le droit et la philosophie. Mais plus que d'autres terres sans doute, elle est pétrée de foi, de loi et d'esprit. C'est en cela qu'elle est différente et que même les civilisations matérialistes qui se développent sur ses rives, souvent d'inspirations politiques diverses, gardent, parfois sans le savoir, cette empreinte de l'idéal commun, qui ressurgit dans le comportement des peuples, dans leurs œuvres d'art les plus hautes et dans le choix des sources auxquelles se nourrit leur pensée. Seule une vision remettant à sa place ce qui n'est qu'événementiel et dégageant les forces qui travaillent l'histoire en profondeur, permet d'apercevoir ces constantes, et de faire grâce à elles le point du voyage pour mieux mesurer la dérive de la route suivie.

Elle est en fait parsemée d'écueils : on a plus volontiers reconnu les îles que les continents et pris parfois une lagune pour le grand large. Mais dans cette recherche de la route à suivre, quelques amers cependant :

- Il existe bien, une fois levée l'ambiguïté du vocabulaire, une civilisation méditerranéenne et des civilisations méditerranéennes : on ne progressera dans la connaissance de l'une et des autres qu'à la condition de ne pas prendre pour objet d'étude l'histoire d'États toujours nés de l'amalgame de petites communautés, mais bien les aires de civilisation dont les limites diffèrent des frontières politiques. Les phénomènes culturels ne sont pas les épiphénomènes des faits politiques ou économiques, et les révolutions culturelles qu'ils suscitent ne datent pas toutes du xx<sup>e</sup> siècle.

- Toute étude portant sur la civilisation pose le problème des relations entre quantitatif et qualitatif. Nos méthodologies sont orientées, depuis la Renaissance, vers la mesure et les relations de causalité. Si elles ont fait réaliser des progrès dans la connaissance et la domination du monde matériel, elles ne permettent guère de comprendre des notions comme celles d'âme, d'esprit ou de goût; l'étude nous en détourne. Or les fûts de colonne qui gisent sur le sol et le temple ruiné envahi par les herbes sont des témoins plus hauts en faveur de Rome que la connaissance approfondie du régime de l'annone. Ces deux phénomènes font à égalité partie de la civilisation romaine, mais le fait culturel est plus dense que le fait économique et permet de mieux saisir l'essence de ce qui a été. Les recherches portant sur ce qui est mesurable, le domaine du quantitatif à peine

exploré, est abandonné avec quelque mépris aux « non scientifiques » dont les conclusions subjectives sont peu communicables, ou pire encore à des scientifiques qui n'en comprennent pas la vraie nature. Aussi tous les écrits qui n'utilisent pas les schémas de raisonnement nés au XVII<sup>e</sup> siècle deviennent-ils incompréhensibles : de là l'abandon des littératures anciennes de la Méditerranée et le rejet des livres du Moyen-Age chrétien ou de l'époque classique arabe, objets pour spécialistes réputés hors du réel. Sont donc à rejeter comme partielles et partiales toutes les théories fondées sur l'explication causale à partir d'un facteur prédominant, politique ou économique, puisqu'elles ne permettent pas de rendre compte, malgré la part de vérité qu'elles contiennent, de l'ensemble des phénomènes qui constituent une civilisation. Aussi conviendrait-il de rassembler les études portant sur les différentes aires de civilisation en Méditerranée et de déterminer au travers des domaines politique, religieux, moral, esthétique, littéraire, linguistique, scientifique et technique, pour n'en citer que quelques-uns, les emprunts et les refus d'emprunts dans le temps, afin de faire l'histoire de ces contacts et de ces refus de contacts, préalable à toute conclusion autre qu'intuitive. Plus que les théories générales, ce sont les faits solidement établis dans des secteurs précis qui sont utiles pour recomposer dans toute sa complexité la vie foisonnante des sociétés du passé méditerranéen, connaissance nécessaire à la compréhension du présent. Autant que l'évolution interne d'une communauté donnée, ce sont les relations extérieures que plusieurs sociétés ont entretenues entre elles qui rendent compte de l'histoire des civilisations.

- L'étude du vocabulaire met en lumière le passage de l'universel au relatif. L'homme civilisé est d'abord un modèle général pour une société qui se croit avec une innocence originelle le miroir du monde. Seuls les sauvages ne connaissent pas le pouvoir de l'intelligence et la douceur d'un ordre policé. Le philosophe, quelle que soit la flûte magique qui l'ait éveillé, est le même, partout et toujours, grâce aux lumières de la Raison et au renoncement à la nuit de l'esprit. Mais dans ce même XVIII<sup>e</sup> siècle naît un mouvement qui va rendre relatives culture et civilisation, et, sous la poussée des idées romantiques, fractionner le modèle unique en autant de parties qu'il y a d'États nationaux aspirant à imposer leur idéal aux autres. L'histoire du mot « culture » étaye ces conclusions.

- Ce passage de l'universel au relatif est accompagné d'un mouvement commencé plus tôt, mais qui va lui être désormais lié : celui du théocentrisme à l'anthropocentrisme. La reconnaissance de l'homme comme centre de l'univers et fin en soi de la connaissance a entraîné en quelques siècles l'oubli de l'invisible, le développement des sciences de la nature, puis, conçu sur leur modèle, celui des sciences de l'homme. Le matérialisme en est sorti renforcé et l'être humain, ensemble d'organes et de fonctions, animé par des déterminismes de plus en plus pesants à mesure qu'on les connaît mieux, n'a bientôt plus d'unité qu'au niveau biologique.

L'Islâm, replié sur lui-même, est resté plus proche de la conception théocentrique. Il a au cours de son histoire réprimé les tentatives de glissement vers un humanisme dévoyé au prix d'un légalisme parfois exacerbé, l'esprit ne triomphant pas toujours de la lettre. Avec la fin de la colonisation, les pays islamisés connaissent à leur tour la tentation du matérialisme, camouflé sous l'efficacité et la rentabilité, d'autant plus que les matières premières, une fois les marchés organisés, leur permettront d'accéder à la puissance et à l'avoir. Ainsi se présente le renouveau de l'Islâm : faire face aux problèmes du modernisme sans détruire l'être; trouver à l'intérieur de la foi des réponses aux questions qui se posent à lui. Une conséquence probable : la disparition de la distinction matérialiste entre pays

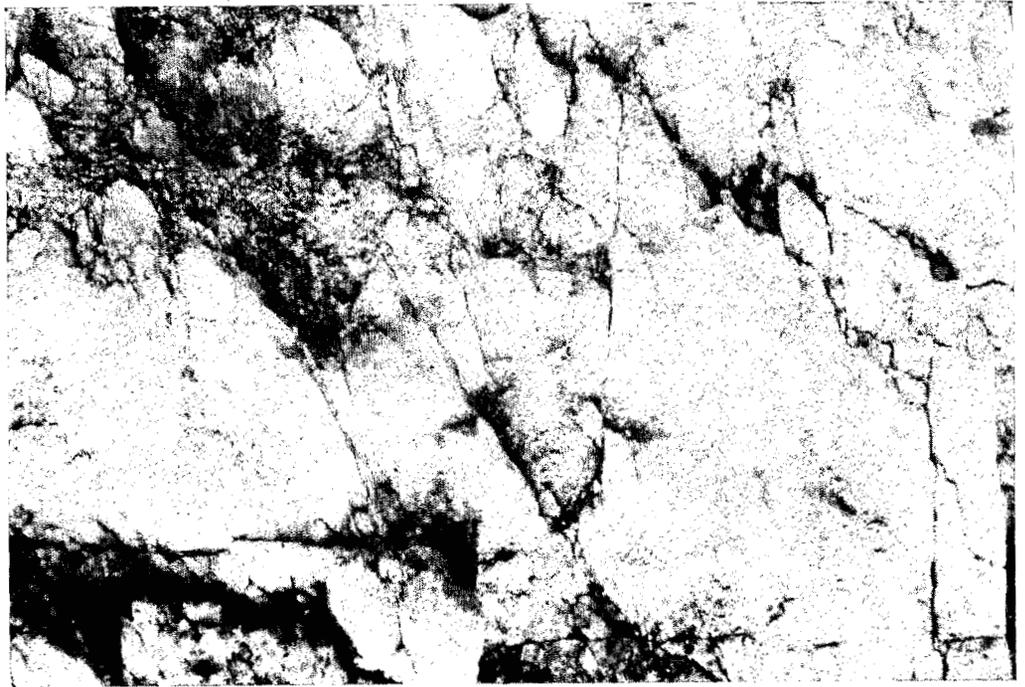


développés et pays en voie de développement, malgré un usage aujourd'hui fréquent, renforcé par la création d'ententes de producteurs et de consommateurs. Le monde sera partagé bientôt entre croyants et incroyants, ou si l'on préfère entre matérialistes repentis et matérialistes opiniâtres.

- L'histoire des Espagnes, vieux terrains de rencontre entre « orient » et « occident » est pour la connaissance de la Méditerranée un sujet d'études fécond. Peu connue en vérité des étrangers, considérée comme à peine européenne, terre de transition vers d'autres rivages, masquée par les mythes que lui ont forgés la plupart de ses historiens officiels, l'Espagne réunit sur son territoire des hommes de cultures aussi distinctes que les andalous et les basques; elle a su emprunter à tous ses occupants, grecs, romains, wisigoths, francs, arabes, tout en demeurant elle-même. D'elle naît cette leçon : il ne s'agit pas de prôner on ne sait quelle fusion monstrueuse entre les cultures des rives méditerranéennes, mais de prendre les éléments complémentaires de sa propre nature à des civilisations différentes, réalisant ainsi le paradoxe de renforcer par ces emprunts sa propre originalité.

- Les composantes de la civilisation-idéal de la Méditerranée sont au nombre de trois, toutes rattachées au domaine de la pensée : Dieu, la loi et la philosophie morale et politique. Le mélange de ces trois constantes varie suivant les époques, leur donnant ainsi leur spécificité. Mais si l'on dépasse les aspects événementiels de l'histoire pour se placer à un niveau suffisamment élevé de généralité, on les retrouve toujours, alors qu'elles n'apparaissent qu'épisodiquement et peu de fois en triade dans les civilisations d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique précolombienne, centrées sur tout autre chose que la primauté de la pensée.

On sait que ce n'est que lorsqu'il eut tué un lion, une hydre et quelques volatiles, nettoyé des écuries, capturé successivement un sanglier, une biche, un chien polycéphale, des cavales, des bœufs, cueilli des pommes et rapporté une ceinture (royale il est vrai), qu'Héraclès, purifié, put rentrer à Thèbes, puis connaître l'apothéose et l'immortalité. L'étude des problèmes que pose la Méditerranée serait sans nul doute un treizième travail à la mesure du héros, s'il existait encore, en supposant que ses capacités intellectuelles égalent enfin sa force physique. Le Centre International des Hautes Études Agronomiques Méditerranéennes ne saurait y suffire, attaché qu'il est aux problèmes de la terre. Mais les incitations données çà et là par des responsables nationaux ou locaux pour que soient analysées sous des angles divers les questions méditerranéennes, imposent une coordination des efforts et une mise en commun des résultats, aussi bien à des fins spéculatives que pour éviter de recommencer dans vingt endroits différents les mêmes recherches. On ne saurait trop souhaiter une initiative prochaine pour que soient recensés les travaux en cours, et une fois reconnues les terres vierges, agir ensemble pour les mettre en valeur. Alors pourra-t-on tenter de peindre plus fidèlement la civilisation méditerranéenne, telle un nouveau Protée chargé de chaînes qui — épuisés les dons de métamorphose pour décourager ceux qui veulent le faire parler — consentirait enfin à reprendre son apparence première et à livrer sa vraie nature. Est-ce donc chimérique ?



## BIBLIOGRAPHIE

L'immensité du sujet ne permet que de donner des orientations de lecture pour les principales questions abordées. Les livres cités comportent presque tous une bibliographie détaillée.

I. — Sur l'ensemble du problème des civilisations, voir :

Publication collective du Centre International de Synthèse *La civilisation, le mot, l'idée* (1930), qui rassemble des communications de Lucien FEBVRE, Marcel MAUSS, Émile TONNELAT, etc...

COUNSON (Albert). *Qu'est-ce que la civilisation?* (Bruxelles 1923).

FERRARO (Pietro). *Progresso tecnico contro sviluppo economico?* (1964).

HARROY (Jean-Paul). *Économie des peuples sans machinisme* (1970).

II. — Sur les travaux littéraires présentant un orient plus ou moins imaginaire citons essentiellement :

CHATEAUBRIAND : *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811).

HUGO : *Les Orientales* (1829).

LAMARTINE : *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (1832-33).

NEURAL : *Voyage en Orient* (1943-51).

Rappelons que BYRON avait publié *The Giaour* et *The Bride of Abydos* en 1813, *The Corsair* et *Lara* en 1814 et que *les Massacres de Scio* de DELACROIX datent de 1824.

Plus près de nous,

SPLENGLER (Oswald) : *Der Untergang des Abendlandes* (2 vol. 1918-26).

KEYSERLING (Hermann) : *Das Spektrum Europas* (1929) traduit en 1930 sous le titre de *L'analyse spectrale de l'Europe*.

III. — Pour les questions historiques voir :

PIRENNE (Henri) : *Mahomet et Charlemagne* (1937).

TOYNBEE (Arnold) : *A study of History* (12 vol. 1934-61).

BRAUDEL (Fernand) : *La Méditerranée au temps de Philippe II* (1949).

DUFOURCQ (Charles-Emmanuel) : *L'Espagne catalane et le Maghreb* (1966).

CASTRO (Américo) : *España en su historia : Cristianos Moros y Judios* (1948).

*La realidad histórica de España* (1966).

IV. — Les thèses des géographes, sociologues, anthropologues, économistes et philosophes politiques renvoient à :

VICO (Giambattista) : *Scienza Nuova* (1725).

ROUSSEAU (Jean-Jacques) : *Du contrat social* (1762).

GUIZOT (François) : *Histoire de la civilisation en Europe* (3 vol. 1828).

COMTE (Auguste) : *Cours de Philosophie Positive* (1830-42).

GOBINEAU (Comte de) : *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-55).

LE PLAY (Frédéric) : *La réforme sociale en France* (1874).

RATZEL (Friedrich) : *Anthropogéographie* (2 vol. 1882 et 1891).

DURKHEIM (Émile) : *De la division du travail social* (1893).

*Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912).

SPENCER (Herbert) : *The synthetic Philosophy* (1896).

FROBENIUS (Leo) : *Probleme der Kultur* (1899-1901).

*Und Afrika Sprach* (3 vol. 1912-13).

WEBER (Max) : *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* (1904-05).

WISSLER (Clark) : *Man and Culture* (1912). *The relation of Nature to Man in aboriginal America* (1926).

MACKINDER (Sir Halford John) : *Democratic Ideals and Reality* (1919).

VIDAL de la BLACHE (Paul) : *Principes de Géographie humaine* (1922).

NICEFORO (Alfredo) : *Les indices numériques de la civilisation et du progrès* (1921).

KROEBER (Alfred) : *Anthropology* (1923).

LEVY-BRUHL (Lucien) : *Le surnaturel et le naturel dans la mentalité primitive* (1931).

LEVI-STRAUSS (Claude) : *Les structures élémentaires de la parenté* (1967). *Mythologiques* (4 vol., 1964-71).

V. — Sur les rapports entre orient et occident et les questions religieuses voir :

DANIELOU (Jean) et H. MARROU : *Nouvelle Histoire de l'Église*, Vol. I (1964) en plus de l'excellent article consacré à PHILON d'Alexandrie dans *The Cambridge History of Later Greek and Early Medieval Philosophy* (1967).

CAMPENHAUSEN (Hans von) : *Griechische Kirchväter — Lateinische Kirchväter* traduits respectivement en 1963 et 1967 sous les titres *les Pères Grecs* et *les Pères Latins*.

CORBIN (Henri) : *Histoire de la Philosophie Islamique* (1964).

GARDET (Louis) : *L'Islâm, religion et communauté* (1970).

Divers auteurs : *Méditerranée, carrefour des religions* (1959), publication du Centre catholique des Intellectuels français.

VI. — Sur les rapports de la culture et de la civilisation, sous un angle général on peut consulter :

MARITAIN (Jacques) : *Humanisme Intégral* (1936).

LUKACS (Gyorgy) : *Geschichte and Klassenbewusstsein* (1934), traduction en 1971 : *History and class consciousness*.

VALERY (Paul) : *Regards sur le Monde actuel*.

HAZARD (Paul) : *La crise de la conscience européenne* (1961).

FEBVRE (Lucien) : *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle* (1942).

GUENON (René) : *Le règne de la quantité et les signes des temps* (1945). *La crise du monde moderne* (1946).

WILLIAMS (Raymond) : *Culture and Society* (1780-1950.) *The Long Revolution* (1961).